



JEAN-JACQUES MARIE

LA GUERRE DES RUSSES BLANCS

1917-1920



Tallandier

La Guerre des Russes blancs

DU MÊME AUTEUR

- Staline*, Le Seuil, 1967.
Les Paroles qui ébranlèrent le monde. Anthologie bolchévique (1917-1924), Le Seuil, 1968.
Les Bolchéviques par eux-mêmes, en collaboration avec Georges Haupt, François Maspero, 1969.
Le Trotskisme, Flammarion, 1970.
Trotsky et la Quatrième Internationale, PUF, 1980.
Le Goulag, PUF, 1989.
Derniers Complots de Staline. L'affaire des blouses blanches, Complexe, 1993.
Les Peuples déportés d'Union soviétique, Complexe, 1995.
Trotsky, Autrement, 1998.
Staline, Fayard, 2003.
Lénine, Balland, 2004.
Le Trotskysme et les Trotskystes, Armand Colin, 2004.
Cronstadt, Fayard, 2005.
Trotsky : révolutionnaire sans frontières, Payot, 2006.
Voyager avec Karl Marx. Le Christophe Colomb du capital, La Quinzaine littéraire / Louis Vuitton, 2006.
Le Dimanche rouge, Larousse, 2008.
L'Antisémitisme en Russie. De Catherine II à Poutine, Tallandier, 2009.
Khrouchtchev : la réforme impossible, Payot, 2010.
Lénine : la révolution permanente, Payot, 2011.
Le Fils oublié de Trotsky, Le Seuil, 2012.
Beria : le bourreau politique de Staline, Tallandier, 2013.
Histoire de la guerre civile russe, Tallandier, coll. « Texto », 2015.

Jean-Jacques Marie

La Guerre des Russes blancs

L'échec d'une restauration inavouée

1917-1920

TALLANDIER

Note au lecteur

Sauf mention spéciale, les extraits
et citations d'ouvrages originaux en russe
sont traduits par l'auteur.

Cartographie : © Légendes cartographie/
Éditions Tallandier, 2017

© Éditions Tallandier, 2017
2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-2281-2

Sommaire

Préambule – Qui sont les Blancs ?	13
Chapitre premier – Le prélude.....	33
Domaines ravagés..., p. 34 – Magasins et locaux administratifs saccagés..., p. 35 – Heurts avec la police et barricades..., p. 35 – Scènes de guerre civile à Barnaoul, p. 36.	
Chapitre II – La naissance de l’armée des Volontaires.....	41
Des débuts difficiles, p. 51 – Une coexistence difficile avec les cosaques, p. 55.	
Chapitre III – Au feu de la guerre civile.....	63
Pas de quartier !, p. 63 – Le programme d’Alexeiev, p. 64 – Une unité d’officiers, p. 71 – Un violent contraste, p. 75 – Otages ou pas ?, p. 77 – Une férocité qui vient de loin, p. 81 – Campagne de glace ?, p. 89 – Le massacre de Lejanka, p. 91 – La file interminable des chariots et des fourgons, p. 99 – La mort de Kornilov, p. 101.	
Chapitre IV – Les Allemands ou les Alliés ?.....	109
Krasnov et l’Allemagne, p. 109.	

Chapitre V – À l’Est du nouveau.....	117
Les légionnaires tchécoslovaques, p. 119 – Un tournant décisif ?, p. 131 – L’armée populaire antibolchévique d’Ijevsk, p. 133 – Les Blancs du Nord, p. 138 – Quel programme politique ?, p. 141 – La conférence de Iassy, p. 145 – Quel dictateur ?, p. 156.	
Chapitre VI – Koltchak, le régent suprême.....	159
Le coup d’État, p. 160 – Les légionnaires prennent leurs distances, p. 163 – Le massacre de Kolomzine, p. 165 – Un nœud d’intrigues, p. 169 – Une vieille tradition, p. 174 – L’arrivée de Miller dans le Nord, p. 176 – Vers Petrograd, p. 179.	
Chapitre VII – L’offensive du printemps.....	185
Une jonction éternellement virtuelle, p. 189 – L’offensive imminente, p. 193 – Une éphémère marche triomphale, p. 198 – Le renversement du 1 ^{er} mai, p. 203 – Un commandement unique virtuel, p. 206.	
Chapitre VIII – Premier assaut sur Petrograd.....	213
La recherche des alliances, p. 213 – Le complot de Krasnaia Gorka, p. 217 – L’échec, p. 220.	
Chapitre IX – Ruée ou ruade sur Moscou ?.....	227
Un arrêt de mort pour les armées du Sud ?, p. 230 – Un appareil d’État volumineux mais inefficace, p. 233 – La plaie des embusqués, p. 235.	
Chapitre X – Le début de la fin pour Koltchak.....	239
L’adresse des socialistes-révolutionnaires, p. 239 – L’ivresse des victoires, p. 243 – Un raid productif, p. 245 – Les méandres du ravitaillement, p. 250 – Bringue et bamboche, p. 256 – L’armée des Volontaires et les paysans, p. 258.	

SOMMAIRE

Chapitre XI – Un octobre à l’envers ?	263
L’ultimatum du général March, p. 264 – Le gouvernement britannique divisé, p. 266 – De victoire en victoire, p. 269.	
Chapitre XII – La deuxième offensive sur Petrograd....	275
Bermont attaque Riga, p. 276 – Aux portes de Petrograd, p. 280 – Double recul, p. 285 – La fin de l’armée du Nord-Ouest, p. 287.	
Chapitre XIII – Les Blancs et les Juifs.....	293
Les cosaques à l’œuvre, p. 299 – Les exploits de Boulak-Balakhovitch, p. 305.	
Chapitre XIV – La marche de la mort de l’armée de Koltchak	309
Des insurrections fatales, p. 309 – Une armée en lambeaux, p. 312 – La marche de la faim, p. 313 – Une procession funèbre, p. 320 – La fin de Koltchak, p. 323.	
Chapitre XV – La débâcle de l’armée du Sud	329
La pendaison de Kalaboukhov, p. 329 – Wrangel commandant en chef de l’armée des Volontaires, p. 332 – L’aventure d’Orlov, p. 332 – Wrangel contre Denikine, p. 336 – Décomposition et chaos complet, p. 337 – Un nouveau choc entre Denikine et la Rada du Kouban, p. 343 – La fièvre de l’évacuation, p. 347 – Le bal des intrigues, p. 350 – Le renoncement de Miller, p. 355 – Koutieпов <i>versus</i> Denikine, p. 359 – L’ultime directive de Denikine, p. 362 – Presque aucun espoir ?, p. 365 – Des navires au ras de l’eau, p. 367.	
Chapitre XVI – La Crimée de Wrangel.....	369
Uchronie, p. 369 – Des ambitions mesurées, p. 370 – Le creuset des épreuves, p. 373 – Le programme de Makhrov, p. 375 – La conquête de la Tauride du Nord, p. 378 – Le mouvement vers l’arrière, p. 382 – Une	

mobilisation problématique, p. 384 – Une pénurie générale, p. 389 – Le difficile accouchement d’une réforme agraire, p. 390 – Un armistice mortel pour Wrangel, p. 396 – La fin de Wrangel, p. 398 – L’évacuation, p. 401 – Les derniers soubresauts, p. 404.

Chapitre XVII – Le rêve de la revanche..... 407

Un espoir vite dissipé, p. 407 – Blancs et Guépéou, p. 419 – La tentation de l’Allemagne nazie, p. 423.

Chapitre XVIII – Pourquoi ont-ils perdu ?

Les raisons de la défaite 433

Pourquoi ?, p. 433 – La faute des Alliés ?, p. 434 – Les alliés traîtres de l’intérieur ?, p. 437 – La supériorité numérique de l’Armée rouge ?, p. 438 – Le manque de réserves et l’engorgement de l’arrière ?, p. 440 – Le retournement des ralliés ?, p. 440 – Le manque de coordination ?, p. 443 – L’impossible union nationale, p. 445 – L’absence de programme social et politique ?, p. 446 – Le sectarisme ?, p. 447 – La faute de la Russie une et indivisible ?, p. 448 – La faute de la population ?, p. 451 – La violence contre les paysans ?, p. 451 – Les faiblesses de la propagande ?, p. 454 – La méconnaissance de l’adversaire ?, p. 456 – Les vices de l’administration ?, p. 458 – Les divisions intestines ?, p. 459 – La trahison de Février ?, p. 460 – La personnalité des chefs ?, p. 462 – Un drapeau que l’on cache est un mouchoir (Émile de Girardin), p. 464 – La volonté divine..., p. 466 – ... ou une nécessité tragique ?, p. 467.

Notes..... 469

Chronologie 487

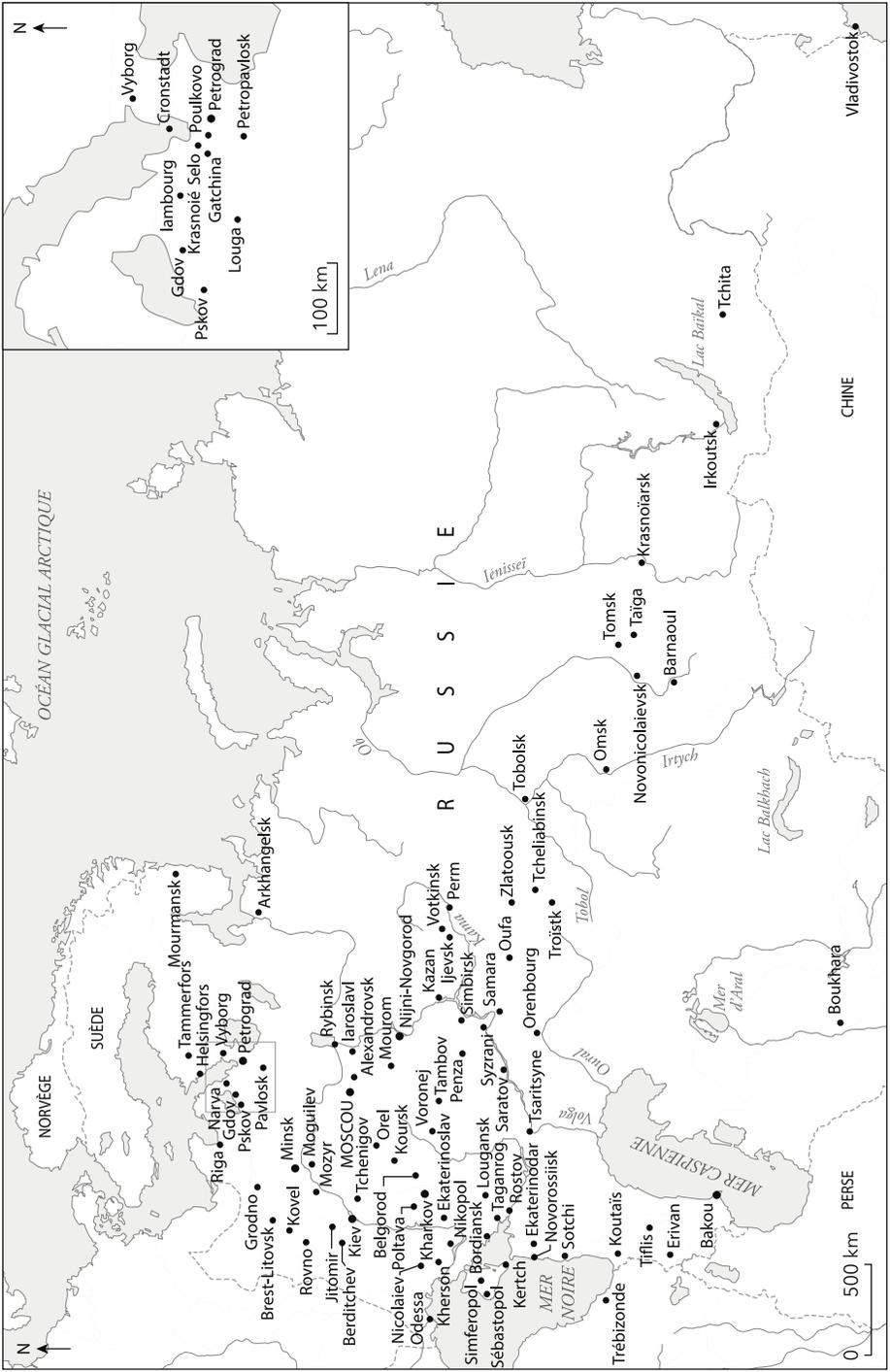
Notices biographiques sur les principaux

chefs des Blancs..... 495

Bibliographie 507

Index des noms de personnes..... 515

La Guerre des Blancs



Préambule

Qui sont les Blancs ?

Qui sont les Blancs ? D'abord les quelques centaines d'officiers et les quelques dizaines de soldats rassemblés par les généraux Alexeïev, Kornilov et Denikine en décembre 1917 pour former l'armée des « Volontaires » afin de combattre les « Rouges ». Puis leur mouvement s'élargit, s'étend à la Sibérie et modestement au nord de la Russie d'Europe pour rassembler au printemps 1919 plus de cinq cent mille officiers et soldats.

Qui sont-ils ? Pour Dominique Venner, auteur de *Les Blancs et les Rouges*, les Blancs « sont un rassemblement dont la composition s'étend de l'extrême droite aux socialistes-révolutionnaires¹ ». C'est-à-dire tous les partis et groupements politiques, sauf les bolcheviks eux-mêmes, évidemment, et les anarchistes. Les Blancs rassembleraient donc les monarchistes de toutes nuances, les sociaux-démocrates mencheviks – des internationalistes de Martov aux « défensistes » (partisans de la guerre jusqu'à la victoire) de Plekhanov –, les socialistes révolutionnaires (S-R) de droite et de gauche (indûment réunis sous une étiquette commune alors qu'ils avaient scissionné en septembre 1917 et formé deux partis distincts et opposés entre eux), les partisans de Savinkov, ancien terroriste socialiste-révolutionnaire, puis conseiller du président du gouvernement provisoire, Alexandre Kerenski,

engagé comme simple soldat dans le régiment blanc du colonel – puis général – Kappel, plus tard organisateur de ses propres détachements, et ainsi de suite.

V. Kviring, auteur de *Qui était qui dans la garde blanche et dans la contre-révolution armée ?*, publié à Saint-Pétersbourg en 1998, compte la dirigeante des S-R de gauche Maria Spiridonova parmi les Blancs. Maria Spiridonova aurait rejeté cette définition que lui collera le NKVD avant de la condamner à vingt-cinq ans de goulag, puis de la fusiller aux côtés du vieil opposant de gauche à Staline, Christian Racovski. Certes, après avoir participé au Conseil des commissaires du peuple de décembre 1917 à mars 1918, les socialistes-révolutionnaires de gauche, hostiles à la paix de Brest-Litovsk et à la création des comités de paysans pauvres dressés contre la paysannerie riche ou aisée, combattront les bolcheviks ; ils iront même jusqu'à organiser un soulèvement à Moscou au début de juillet 1918. Or leur étrange insurrection a pour but non de renverser le gouvernement de Lénine et de Trotsky, mais de faire pression sur lui pour le contraindre à reprendre la guerre contre l'Allemagne, et jamais les S-R de gauche – à la différence de leurs anciens camarades de droite – ne s'associeront à aucune des armées blanches.

Les trois historiens russes auteurs des « Généraux blancs du front et de la guerre civile² » notent la difficulté : « L'expression "les généraux blancs" que nous utilisons a, à un certain degré, un caractère généralisateur et conventionnel, dans la mesure où il sert à désigner non seulement le mouvement blanc dans sa forme traditionnelle, mais aussi les autres forces de la prétendue "contre-révolution démocratique", dans le camp de laquelle se trouvaient aussi certains généraux et amiraux, des organisations militaires contre-révolutionnaires clandestines. »

Cette définition reflète l'ampleur de la coalition antibolchévique au fil des mois, mais elle aurait suscité la protestation de

certains des intéressés, car elle gomme les divergences parfois profondes entre les membres de cette coalition souvent vacillante, voire déchirée de conflits violents. La guerre civile plus que toute autre guerre utilise les ressources de la propagande. Alors que les insurrections paysannes se multiplient contre la politique de réquisition du blé organisée par le pouvoir soviétique pour nourrir les villes et l'armée, les rapports des commandants rouges les qualifient souvent d'insurrections de « gardes blancs » ; or, si violentes soient-elles, elles n'ont la plupart du temps aucun lien avec les armées blanches, contre les pillages desquelles elles se dressent dès qu'elles pénètrent sur leurs territoires.

Il est tout aussi difficile d'y faire figurer les nationalistes ukrainiens de Simon Petlioura qui combattent les bolcheviks, s'allient même un bref moment en 1920 avec l'armée des Volontaires de Denikine et collaborent avec l'armée polonaise de Pilsudski lorsqu'elle envahit l'Ukraine en avril 1920 ; mais ces partisans de l'indépendance de leur pays ne peuvent se reconnaître dans le mouvement des Blancs, partisans farouches de la Russie unie et indivisible, hostile à l'indépendance d'une Ukraine que ces derniers continuent d'appeler, comme à l'époque tsariste, la « petite Russie ».

Les chefs des Blancs ont d'ailleurs sur le sujet des idées très précises. Ainsi, dès la formation de l'armée des Volontaires dans le Sud, le général Denikine précise : « Bien entendu il ne peut y avoir aucune négociation avec Tchernov et avec son parti [les socialistes-révolutionnaires de droite dont Tchernov est le chef], nous ne faisons pas route ensemble³. » Ainsi en novembre 1918, à Omsk, en Sibérie, un groupe d'officiers renverse un gouvernement de S-R de droite, dont certains seront fusillés quelques jours plus tard, et porte au pouvoir l'un des principaux généraux blancs, l'amiral Koltchak ; deux ans plus tard, en décembre 1920, un « comité révolutionnaire » formé de mencheviks et de socialistes-révolutionnaires,

soutenu provisoirement par les bolcheviks, arrête Koltchak, fusillé deux semaines plus tard. Évoquant l'insurrection des ouvriers d'Ijevsk et de Votkinsk au cours de l'été 1918, soutenue activement par les socialistes révolutionnaires et les sociaux-démocrates ou mencheviks de la région, l'ancien officier des armées blanches de Sibérie B. Aprelev s'indigne : « Bien entendu, les bourreaux de notre patrie, les partis des socialistes-révolutionnaires et des sociaux-démocrates, ont vu en eux leur rempart et se sont considérés comme les porte-parole de leur volonté et de leurs opinions⁴. » Usurpation intolérable aux yeux de l'officier blanc, d'autant que ces « bourreaux » ont exercé le pouvoir politiquement à Ijevsk pendant plusieurs semaines.

Le général von Lampe, proche de Wrangel, attribue la défaite des Blancs aux mencheviks et aux socialistes-révolutionnaires qu'il accuse « d'avoir fait décidément de leur côté tout pour disloquer l'arrière des Blancs et le front [...] pour le triomphe de l'adversaire bolchevique⁵ ». Ainsi, selon lui, le mot d'ordre de ces derniers en Sibérie, « ni Lénine ni Koltchak », revenait à soutenir Lénine contre Koltchak. Le général rouge Kakourine n'est pas loin de partager cet avis. « Par rapport à Koltchak et à son gouvernement, écrit-il, les S-R se montrèrent jusqu'à un certain point un parti révolutionnaire et c'est pourquoi leur propagande put trouver un écho dans les masses, mécontentes du régime de Koltchak. Les événements ultérieurs montrèrent que le travail de désagrégation mené par les S-R eut son importance dans la liquidation du régime de Koltchak⁶. »

Nicolas Savitch, proche collaborateur du général Denikine, prête le même double jeu aux S-R : « La fleur de la jeune génération russe travaillait main dans la main avec un ennemi caché, les S-R, qui décomposaient l'armée, faisaient une contre-propagande au Kouban, et ont trahi le mouvement blanc au moment le plus décisif. Cet ennemi méchant

et impitoyable, nullement meilleur que les bolcheviks, était particulièrement dangereux parce qu'il menait son combat de façon dissimulée, à l'intérieur du camp blanc. Il était partout au milieu de nous comme un loup recouvert d'une peau de brebis⁷. »

Lors de l'effondrement du régime de l'amiral Koltchak en Sibérie à la fin de 1919, l'un des chefs des débris de l'armée blanche, Voytsekovski, fait monter trente et un S-R de droite sur un bateau, les fait fouetter, puis noyer un par un dans l'Angara ; ni le noyeur ni les noyés ne pouvaient, si j'ose dire, avoir le sentiment d'appartenir au même mouvement. Pourtant c'est un instituteur S-R, Antonov, qui dirige au printemps 1921 l'insurrection des paysans de la région de Tambov, lesquels éventrent allègrement les communistes, leur arrachent les yeux et les découpent à la hache. Mais ces paysans ne veulent pas des Blancs.

Il semble donc artificiel de réunir sous une même étiquette des groupes politiques aux alliances si fragiles et temporaires qu'elles peuvent à tout moment se transformer en conflit. Un antibolchevik n'est pas nécessairement un garde blanc, mais l'inverse est vrai. Pourtant les frontières entre des camps antibolchéviques aux idées politiques largement divergentes et qui peuvent parfois se combattre sont poreuses. Ainsi l'Union de résurrection de la Russie, fondée au printemps 1918 et qui se fixe comme but de préparer des insurrections dans plusieurs villes du pays avec le concours de la France, de la Grande-Bretagne et des États-Unis, rassemble des S-R de droite, des responsables du Parti monarchiste constitutionnel – démocrate, ou Cadet (initiales du nom russe), et des dirigeants du petit Parti socialiste populaire du travail dont le plus connu, Nicolai Tchaïkovski, dirige deux mois durant le fantomatique gouvernement démocratique du nord de la Russie, mollement soutenu par les Anglais. À la fin de 1919, en pleine déroute, le chef des armées blanches de Sibérie, l'amiral Koltchak,

propose à ce Tchaïkovski d'entrer dans son gouvernement moribond en tant que président de la commission pour les élections à l'Assemblée constituante (éventuelle) et d'entrer dans son Conseil des ministres. Tchaïkovski donne son accord, qui restera purement verbal. Deux mois plus tard Anton Denikine, le chef de l'armée blanche des Volontaires du Sud, l'inclut dans son gouvernement comme ministre sans portefeuille.

Plus nettement encore, le gouvernement blanc dont les Anglais exigent l'installation auprès du général Ioudenitch, près de Petrograd, en août 1919, comprend deux ministres S-R de droite et deux ministres menchéviques. Le gouvernement blanc du général Miller, dans la région d'Arkhangelsk au Nord, comprend deux S-R de droite. Ces exemples ne sont pas isolés ; le menchevik Ivan Maïski, futur ambassadeur de Staline, dans une lettre d'octobre 1918, rejette la « neutralité » entre les deux camps adoptée par la direction du parti menchevik. Il déclare cette neutralité « parfaitement impensable dans une situation où partout bouillonne la guerre civile [...] le parti doit [...] de façon nette se placer du côté du mouvement antisoviétique [...] : mener une lutte décidée contre le bolchévisme, préparer et organiser des insurrections populaires contre le pouvoir soviétique, soutenir activement les Tchécoslovaques et le Komoutch [...], continuer la guerre avec l'Allemagne en contact étroit avec les alliés⁸ ».

Ces exemples de collaboration et la porosité qu'ils illustrent permettent-ils pourtant d'insérer réellement ces hommes et leurs partis dans le mouvement des Blancs ? Lénine, lui, répond oui et il explique pourquoi dans un discours du 19 mai 1919. Il y évoque une déclaration de deux S-R de droite, qui ont rompu avec l'amiral Koltchak alors à la tête de l'armée blanche de Sibérie. Lénine s'écrie : « Ils ont quitté Koltchak, ils ont souffert par Koltchak, en venant à nous ils nous ont rendu service contre Koltchak. » Puis, de façon apparemment

surprenante, Lénine affirme pourtant : « Mais ces gens sont des partisans de Koltchak, [...] quel que soit leur dégoût personnel de l'aventure de Koltchak, quelles que soient les souffrances personnelles que Koltchak leur ait fait subir et même s'ils sont passés de notre côté. Ce sont des partisans de Koltchak. » Pourquoi ? Parce que, affirme Lénine, « en matière économique Koltchak s'appuie sur la liberté du commerce, il la défend et c'est pour cela que tous les capitalistes le soutiennent. [...] Et quand dans un pays qui lutte à mort contre Koltchak quelqu'un continue à combattre... pour le libre commerce du blé, il est bel et bien un partisan de Koltchak⁹ », ce que les intéressés nient d'autant plus farouchement que la délégation sibérienne du parti socialiste-révolutionnaire publie en juin 1919 un réquisitoire très violent contre le régime de l'amiral. La définition que donne Lénine des Blancs s'appuie sur une conception politique. Pour lui, il n'y a pas de troisième voie possible. C'est le seul point sur lequel il est d'accord avec les idéologues des Blancs pour qui les S-R sont les fourriers des bolcheviks, alors que pour ces derniers ils sont les fourriers de Blancs.

On pourrait même évoquer une troisième voie et demie plus instable encore. Dans la dislocation de l'État qui a engendré la révolution d'Octobre et que celle-ci amplifie, des gouvernements antibolchéviques, en général éphémères, se constituent ici et là et affirment leur autonomie. Ainsi en août 1918 se constitue un gouvernement régional provisoire dans l'Oural, qui affirme son fragile pouvoir jusqu'à la convocation d'une Assemblée législative ouralienne. Ce gouvernement se distingue de toutes les autres forces antibolchéviques. Peu de temps après sa formation il affirme : « Pour l'Oural des forges la politique de Samara et la politique d'Omsk ne conviennent absolument pas. [...] Donner l'Oural des forges à l'un ou à l'autre camp reviendrait dans les deux cas à le pousser vers

le bolchévisme¹⁰. » Alors que, pour Moscou, il s'agit d'un gouvernement blanc...

La porosité qu'engendre la situation inconfortable de « troisième force » entre les deux forces essentielles qui s'affrontent, avec pour chacun l'objectif d'exterminer l'autre, s'exprime aussi dans l'évolution de certains officiers, qui n'a rien à voir avec l'engagement dans l'Armée rouge d'officiers monarchistes à des fins d'espionnage ou de conspiration.

Le cas du général Kappel est typique : Kappel avait participé à la guerre de 1914-1918 dans la 5^e division cosaque du Don, puis dans la 14^e division de cavalerie ; en 1917, au lendemain de la révolution de Février, il est rayé des cadres de l'armée et s'installe à Perm où, au début de 1918, les bolcheviks l'invitent à rejoindre les rangs de l'Armée rouge en tant que « spécialiste militaire ». Il se met un instant à la disposition de la direction de l'Armée rouge du district militaire de la Basse-Volga. Après la prise de Samara par les légionnaires tchécoslovaques et l'installation dans la ville d'un gouvernement, dit Komoutch, par des députés de l'Assemblée constituante dissoute, membres du parti S-R de droite, il devient commandant de la première milice de volontaires de l'« armée populaire » formée par le Komoutch. Après l'arrivée au pouvoir de Koltchak qui renverse à Omsk le gouvernement des mêmes S-R, Kappel s'engagera derrière lui et deviendra l'un des plus importants chefs de guerre de son armée.

L'ancien adjoint du chef du gouvernement provisoire Kerenski, Boris Savinkov, ancien S-R, membre de sa section terroriste chargée des attentats – souvent réussis – contre les dignitaires du régime, puis complice du général Kornilov, auteur d'un putsch manqué en août 1917, dirigea quelque temps en 1920 une petite armée de paysans qu'il qualifia de « verte ». Son recrutement est effectivement « vert », c'est-à-dire formé de paysans dressés aussi bien contre les Blancs que contre les Rouges. Mais ce même Savinkov descendit